

**LE BAPTÊME DE JÉSUS ET
LE MINISTÈRE DE JEAN LE BAPTISTE**

Maxime BEROCCHIO ~ Heidi JOHANSSON

JEAN LE BAPTISTE

ÉVANGILE DE MARC, CHAPITRE 1, VERSETS 1-8

Jean le Baptiste est un personnage d'une importance capitale et indéniable du Nouveau Testament par le simple fait qu'il en est le prophète, celui qui annonce la venue du Christ. Dans la présentation que nous en fait l'évangéliste Marc, Jean le Baptiste est explicitement rapproché du prophète de l'Ancien Testament Élie. Premièrement par la mention d'une « voix qui crie dans le désert », référence au livre d'Ésaïe, qui annonçait à la fois la venue d'un Messie et le rôle d'un prophète chargé de « préparer son chemin » (*Livre d'Ésaïe*, chap. 40, verset 3). Et deuxièmement, par la description détaillée que Marc (tout comme Matthieu d'ailleurs) fait de Jean le Baptiste. Si nous lisons le deuxième *Livre des Rois* de l'Ancien Testament (chap. 1, verset 8), il ne fait aucun doute qu'Élie et Jean sont vêtus de manière très similaire (peaux de bêtes, pagne autour des reins).

Parlons maintenant de la tâche qui incombe au prophète et qui peut paraître assez hermétique pour la plupart d'entre nous. Que veut donc dire cette « voix » qui demande qu'on prépare un chemin pour le Seigneur ? Afin de mieux comprendre cette injonction, il nous faut sortir de l'interprétation littérale basique et nous pencher davantage sur son aspect spirituel. Il s'agit en fait d'amener les gens à se confesser, à se repentir, et à préparer dans leurs esprits la venue d'un nouveau Messie : lui faire une place dans leurs vies, l'intégrer en eux comme celui qui les sauvera, qui leur pardonnera leurs péchés. C'est d'ailleurs ce que Jean le Baptiste sous-entend lorsqu'il dit au peuple de Judée que celui qui vient après lui les « baptisera d'Esprit Saint ». Par cette déclaration le Prophète non seulement montre la supériorité de Jésus et se fait le témoin de sa filiation divine, mais surtout il l'annonce comme celui qui apportera aux âmes le salut.

Il conviendrait également d'introduire le passage du « Baptême de Jésus » (Mc 1, 9-11) par une brève explication de certains éléments qui pourraient vous paraître insolites. Notamment ce phénomène du ciel qui se déchire et qui pourrait vous sembler menaçant, mais qui n'est en fait que la représentation de l'intervention de Dieu telle que l'a toujours décrite l'Ancien Testament. Puis l'apparition de l'« Esprit Saint » qui serait susceptible de laisser perplexes même les plus spirituels, mais qui ne fait que matérialiser l'action de Dieu. En effet, Dieu interagit avec son Fils par le biais de l'Esprit. Et voilà d'ailleurs la Trinité qui nous est de cette façon introduite : le Père (Dieu), le Fils (Jésus, mais plus généralement l'Homme), et le Saint Esprit.

1 ¹Commencement de l'Évangile de Jésus Christ^a Fils de Dieu : ²Ainsi qu'il est écrit dans le livre du prophète Esaïe,

Voici, j'envoie mon messenger en avant de toi,

Pour préparer ton chemin.

³*Une voix crie dans le désert :*

Préparez le chemin du Seigneur,

Rendez droits ses sentiers.

⁴Jean le Baptiste parut dans le désert, proclamant^b un baptême de conversion en vue du pardon des péchés^c.

⁵Tout le pays de Judée et tous les habitants de Jérusalem se rendaient auprès de lui ; ils se faisaient baptiser par lui dans le Jourdain en confessant leurs péchés. ⁶Jean était vêtu de poil de chameau avec une ceinture de cuir autour des reins ; il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. ⁷Il proclamait : « Celui qui est plus fort que moi vient après moi, et je ne suis pas digne, en me courbant, de délier la lanière de ses sandales^d. ⁸Moi, je vous ai baptisés d'eau, mais lui vous baptisera d'Esprit Saint. »

a. Christ, c'est-à-dire Messie, littéralement « consacré par une onction », désignation juive du sauveur attendu.

b. Ce verbe est employé pour désigner une annonce publique et suggère donc ici que Jean est chargé d'une mission divine en faveur de tout le peuple.

c. Baptême : le baptême proposé par Jean s'apparente aux bains et ablutions pratiqués à l'époque dans le judaïsme pour la purification des impuretés rituelles, mais il s'en distingue car il est offert à tous, une seule et unique fois comme ultime préparation au jugement. Il a pour condition essentielle la conversion, et pour but le pardon des péchés.

d. Comme dans un cortège, celui qui vient après est en fait le plus fort, et celui qui vient devant n'est en réalité qu'un serviteur. « Mettre ou délier les sandales » était une tâche propre aux esclaves et impliquait qu'on se mette à genoux.

BAPTÊME DE JÉSUS

ÉVANGILE DE MARC, CHAPITRE 1, VERSETS 9-11

⁹Or, en ces jours-là ^a, Jésus vint de Nazareth en Galilée et se fit baptiser par Jean dans le Jourdain. ¹⁰À l'instant où il remontait de l'eau, il vit les cieux se déchirer et l'Esprit, comme une colombe^b, descendre sur lui. ¹¹Et des cieux vint une voix : « Tu es mon Fils bien-aimé, il m'a plu de te choisir ».

-
- a. Jésus est introduit ici par une formule analogue à celle qui introduit Moïse pour la première fois dans l'Exode 2, 11 : « Et c'est en ces jours ». Volonté évidente de rapprocher Jésus du Messie de l'Ancien Testament.
- b. La colombe n'a pas de signification définitive : symbole de l'amour que Dieu porte à son fils, ou de la terre d'Israël, elle fait aussi référence à la colombe de l'Arche de Noé, dans l'Ancien Testament.

BAPTÊME DE JÉSUS

ÉVANGILE DE MATHIEU, CHAPITRE 3, VERSETS 13-17

Concentrons-nous maintenant sur le même passage du « Baptême de Jésus » mais cette fois-ci vu par l'évangéliste Matthieu. Il est important de faire un peu de lumière sur ce choix plutôt étrange de Jésus de se faire baptiser. En effet, comme nous l'avons expliqué (cf. note c) le baptême de Jean avait pour but le pardon des péchés. À première vue, Jésus insinuerait donc ne pas être autant en état de sainteté qu'il le devrait. Mais il nous faut nous méfier de cette interprétation trop terre à terre, car nous passerions à côté d'un message plus profond de la part du Messie : celui-ci, par ce geste, se met à hauteur d'homme et montre aux habitants de Judée qu'il est leur égal. Cela fait d'ailleurs partie des quelques événements de la vie du Christ qui nous le présentent dans sa condition ambiguë à la fois d'homme et de Dieu. De plus, il pourrait également s'agir de la première protestation publique de Jésus contre le rêve juif d'un Messie triomphant.

¹³Alors paraît Jésus, venu de Galilée jusqu'au Jourdain auprès de Jean, pour se faire baptiser par lui. ¹⁴Jean voulut s'y opposer : « C'est moi, disait-il, qui ai besoin d'être baptisé par toi, et c'est toi qui viens à moi ! » ¹⁵Mais Jésus lui répliqua : « Laisse faire maintenant : c'est ainsi qu'il nous convient d'accomplir toute justice^a. »

Alors, il le laissa faire. ¹⁶Dès qu'il fut baptisé, Jésus sortit de l'eau. Voici que les cieux s'ouvrirent et il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur lui. ¹⁷Et voici qu'une voix venant des cieux disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, celui qu'il m'a plu de choisir. »

a. « Il nous convient » : Jean et Jésus se soumettent ensemble à un dessein de Dieu. De plus, le terme de « justice » désigne ici la fidélité nouvelle et radicale à Dieu.

JEAN ET JÉSUS

ÉVANGILE DE JEAN, CHAPITRE 3, VERSETS 22-30

Ce passage de l'Évangile de Jean, qui inspirera nombre d'écrivains et d'artistes par la suite (notamment Flaubert), est aussi assez complexe. Il nous faut donc nous arrêter un tant soit peu sur certains détails qui pourraient être un frein à votre compréhension du texte sacré.

Commençons tout d'abord par l'intervention des disciples de Jean le Baptiste qui viennent l'avertir du fait que Jésus (« celui auquel [il a] rendu témoignage ») lui fait du tort en baptisant de son côté, ainsi qu'en s'accaparant des disciples du Prophète. Ici, l'évangéliste nous retranscrit une controverse qui a eu lieu parmi les disciples du Baptiste au sujet de son véritable rôle, car certains le voyaient comme étant le Messie tant attendu à la place de Jésus. Jean est donc discrètement polémique, et nous éclaire sur la complexité de la situation qui n'était de toute évidence pas comprise par tout le monde, pas même par les plus proches du prophète.

Il convient maintenant que nous expliquions davantage cette image insolite de « l'ami de l'époux » dont se sert Jean le Baptiste pour décrire sa propre position par rapport à celle de Jésus (« l'époux »). Elle fait en fait référence à une ancienne tradition juive qui donnait à l'ami de l'époux un rôle d'organisateur majeur lors de la fête des noces. Il faut donc effectivement comprendre, dans cette parabole, que Jean le Baptiste n'est pas le Messie (l'époux) mais bien celui qui a été chargé de préparer sa venue.

²²Après cela, Jésus se rendit avec ses disciples dans le pays de Judée ; il y séjourna avec eux et il baptisait. ²³Jean, de son côté, baptisait à Aïnon, non loin de Salim, où les eaux sont abondantes^a. Les gens venaient et se faisaient baptiser. ²⁴Jean, en effet, n'avait pas encore été jeté en prison. ²⁵Or il arriva qu'une discussion concernant la purification opposa un Juif à des disciples de Jean. ²⁶Ils vinrent trouver Jean et lui dirent : « Rabbi, celui qui était avec toi au-delà du Jourdain, celui auquel tu as rendu témoignage, voici qu'il se met lui aussi à baptiser et tous vont vers lui. » ²⁷Jean leur fit cette réponse : « Un homme ne peut rien s'attribuer au-delà de ce qui lui est donné du ciel. ²⁸Vous-mêmes, vous m'êtes

témoins que j'ai dit : « Moi, je ne suis pas le Christ, mais je suis celui qui a été envoyé devant lui. » ²⁹Celui qui a l'épouse est l'époux^b ; quant à l'ami de l'époux, il se tient là, il l'écoute et la voix de l'époux le comble de joie. Telle est ma joie, elle est parfaite. ³⁰Il faut qu'il grandisse et que moi, je diminue^c. »

a. Marqueur spatial incertain. Il s'agirait plutôt ici d'un procédé narratif conçu par Jean pour attester la véracité de son récit.

b. Référence à l'Ancien Testament : Esaïe 62, 4-5. Dans le *Livre d'Esaïe*, c'est la terre d'Israël qui est considérée comme l'épouse du Seigneur. Jean le Baptiste affirme bien que Jésus est le Messie à qui la terre a été donnée en épouse par Dieu.

c. Jean-Baptiste laisse la place à Jésus dans son propre esprit. Il faudrait donc comprendre ici : « Il faut qu'il grandisse en moi », en plus de l'interprétation littérale très souvent faite qui tend à dire que le prophète s'efface devant le Christ pour ne pas lui faire obstacle.

PROLONGEMENTS LITTÉRAIRES

Gustave Flaubert, *Un cœur simple*

Gustave Flaubert a été fortement inspiré, durant sa carrière, par deux courants littéraires opposés de son époque : le romantisme et le réalisme. Dans le conte *Un cœur simple*, tiré de son œuvre *Trois Contes*, l'auteur penche très nettement vers le second courant en nous présentant un cadre normand rudement réaliste, qui correspond d'ailleurs fidèlement à la Normandie que l'auteur a connue durant sa vie. Dans ce cadre il met en scène Félicité, une femme peu instruite, très naïve, au « cœur simple », servante dans une famille bourgeoise : celle de Mme Aubain.

Dans notre passage, Flaubert revisite le Baptême de Jésus en en détournant la figure de la colombe (c'est-à-dire du Saint-Esprit). Il rapproche en effet cette colombe du perroquet de Félicité, cet animal nommé « Loulou » que Félicité chérit au point de le faire empailler après sa mort. Il y a sacralisation du perroquet, ainsi que démythification du Saint-Esprit par la même occasion.

Tout d'abord, l'auteur nous présente, au travers du regard de Félicité, une forte ressemblance entre le perroquet et le Saint-Esprit d'un vitrail de l'église qui doit avoir, conformément aux évangiles de Marc et de Matthieu, l'apparence d'une colombe. Une ressemblance qui semble à Félicité plus frappante encore sur une image d'Épinal représentant le Saint-Esprit. Il nous faut préciser ici que ces images n'étaient en fait que de simples cartes aux illustrations grossières et presque caricaturales. Nous pouvons d'ailleurs le constater nous-même par la description que nous en fait Flaubert : le Saint-Esprit aurait des « ailes de pourpre » et un « corps d'émeraude ». Nous sommes donc très loin de la colombe symbolique du texte saint ! L'auteur nous donne en pâture l'interprétation naïve, par une femme sans instruction, du texte si compliqué des évangiles. Elle place son perroquet au même rang que la figure la plus sainte de la Bible et en fait, de cette manière, l'élément principal d'un texte burlesque raillant les bases de la chrétienté.

Dans les deux dernières parties de l'extrait, Félicité s'enfonce davantage dans sa méprise, tout comme dans son idéalisation du perroquet mort (qui va d'ailleurs jusqu'à l'adoration la plus dévouée). Premièrement, elle le confond avec le Saint-Esprit pendant sa prière, et prie non pas Dieu mais bien son animal empaillé. Deuxièmement, au moment de sa mort, elle voit « dans les cieux entrouverts, un perroquet gigantesque ». Il convient de signaler que Flaubert reprend pratiquement mot pour mot le passage biblique du Baptême de Jésus en réutilisant à son tour ce phénomène divin des cieux qui se déchirent afin de symboliser, dans le texte saint, l'intervention de Dieu. Il est intéressant de comprendre maintenant pourquoi. Quelles sont les raisons qui ont inspiré une telle adaptation ?

La raison la plus évidente, celle qui fait sens sans même qu'on ait à la chercher bien longtemps, est celle qui s'inscrit dans la continuité de la démythification évoquée plus haut : l'auteur tourne en dérision, par le biais de ce passage biblique si célèbre et si fondateur, le catholicisme même.

La seconde raison, qui n'est en fait qu'une hypothèse de ma part, serait de penser que ce procédé permet à l'auteur de rajouter à son récit une part de magie, de fantaisie, inscrivant de ce fait son texte dans le genre féérique du conte.

Un matin du terrible hiver de 1837, qu'elle l'avait mis devant la cheminée, à cause du froid, elle le trouva mort¹ au milieu de sa cage, la tête en bas, et les ongles dans les fils de fer. Une congestion l'avait tué, sans doute. Elle crut à un empoisonnement par le persil ; et, malgré l'absence de toute preuve, ses soupçons portèrent sur Fabu.

Elle pleura tellement que sa maîtresse lui dit :

— Eh bien ! faites-le empailler !

[...]

Un certain Fellacher se chargea de cette besogne.

[...]

Enfin, il arriva, — et splendide, droit sur une branche d'arbre, qui se vissait dans un socle d'acajou, une patte en l'air, la tête oblique, et mordant une noix, que l'empailleur par amour du grandiose avait dorée².

Elle l'enferma dans sa chambre.

Cet endroit, où elle admettait peu de monde, avait l'air tout à la fois d'une chapelle et d'un bazar, tant il contenait d'objets religieux et de choses hétéroclites. (...) On voyait contre les murs : des chapelets, des médailles, plusieurs bonnes Vierges, un bénitier en noix de coco ; sur la commode, couverte d'un drap comme un autel, la boîte en coquillages que lui avait donnée Victor ; (...) Toutes les vieilleries dont ne voulait plus Mme Aubain, elle les prenait pour sa chambre. C'est ainsi qu'il y avait des fleurs artificielles au bord de la commode, et le portrait du comte d'Artois dans l'enfoncement de la lucarne.

Au moyen d'une planchette, Loulou fut établi sur un corps de cheminée qui avançait dans l'appartement. Chaque matin, en s'éveillant, elle l'apercevait à la clarté de l'aube, et se rappelait alors les jours disparus, et d'insignifiantes actions jusqu'en leurs moindres détails, sans douleur, pleine de tranquillité.

Ne communiquant avec personne, elle vivait dans une torpeur de somnambule. Les processions de la Fête-Dieu la ranimaient. Elle allait quêter chez les voisines des flambeaux et des paillasons, afin d'embellir le reposoir que l'on dressait dans la rue.

À l'église, elle contemplait toujours le Saint-Esprit, et observa qu'il avait quelque chose du perroquet. Sa ressemblance lui parut encore plus manifeste sur une image d'Épinal, représentant le baptême de Notre-Seigneur. Avec ses ailes de pourpre et son corps d'émeraude, c'était vraiment le portrait de Loulou.

-
1. Il s'agit du perroquet. Félicité, qui a perdu tous les êtres auxquels elle s'était attachée, a reporté son affection sur ce perroquet qu'on lui avait offert, prénommé « Loulou ».
 2. Ironie très marquée car il nous paraît clair que ce « grandiose » dont l'auteur nous parle est non seulement superflu, mais manque cruellement de goût.

L'ayant acheté, elle le suspendit à la place du comte d'Artois, — de sorte que, du même coup d'œil, elle les voyait ensemble. Ils s'associèrent dans sa pensée, le perroquet se trouvant sanctifié par ce rapport avec le Saint-Esprit, qui devenait plus vivant à ses yeux et intelligible. Le Père, pour s'énoncer, n'avait pu choisir une colombe puisque ces bêtes-là n'ont pas de voix mais plutôt un des ancêtres de Loulou³. Et Félicité priait en regardant l'image, mais de temps à autre se tournait un peu vers l'oiseau.

[...]

À la mort de sa maîtresse, Félicité, devenue sourde, est de plus en plus désespérée.

Le lendemain il y avait sur la porte une affiche ; l'apothicaire lui cria dans l'oreille que la maison était à vendre.

Elle chancela, et fut obligée de s'asseoir.

Ce qui la désolait principalement, c'était d'abandonner sa chambre, — si commode pour le pauvre Loulou ! En l'enveloppant d'un regard d'angoisse, elle implorait le Saint-Esprit, et contracta l'habitude idolâtre de dire ses oraisons, agenouillée devant le perroquet. Quelquefois, le soleil entrant par la lucarne frappait son œil de verre, et en faisait jaillir un grand rayon lumineux qui la mettait en extase.

[...]

Félicité agonise dans sa chambre, pendant qu'a lieu dans la rue, en bas de chez elle, la grande procession de la Fête-Dieu.

Les fabriciens, les chantres, les enfants se rangèrent sur les trois côtés de la cour. Le prêtre gravit lentement les marches, et posa sur la dentelle son grand soleil d'or qui rayonnait. Tous s'agenouillèrent. Il se fit un grand silence. Et les encensoirs, allant à pleine volée, glissaient sur leurs chaînettes.

Une vapeur d'azur monta dans la chambre de Félicité. Elle avança les narines, en la humant avec une sensualité mystique ; puis ferma les paupières. Ses lèvres souriaient. Les mouvements du cœur se ralentirent un à un, plus vagues chaque fois, plus doux, comme une fontaine s'épuise, comme un écho disparaît ; et, quand elle exhala son dernier souffle, elle crut voir, dans les cieux entrouverts, un perroquet gigantesque, planant au-dessus de sa tête.

Gustave Flaubert, « Un cœur simple », *Trois Contes* (1877).

3. Côté à la fois irrespectueux de la servante mais également très comique par la simplicité de son raisonnement ! Les perroquets ne parlent pas réellement, ils ne font que reproduire des sons. Or le Saint-Esprit n'est pas qu'une simple « voix », c'est l'intelligence même ! Il y a, dans les propos de Félicité, une irrévérence flagrante, ainsi qu'une naïveté sans pareille de laquelle résulte toute la saveur du passage.

Francis Ponge, *Le Savon*

Pour ce second prolongement littéraire, nous allons nous intéresser à un extrait d'un texte de Francis Ponge intitulé *Le Savon* et paru en 1967. Afin d'en simplifier la compréhension commençons par une brève présentation de l'auteur et de son œuvre. Francis Ponge est un écrivain du XX^e siècle qui a mené un combat bien connu par tous les auteurs d'après-guerre de son temps : le combat contre la difficulté d'expression. Il se distingue du surréalisme par le fait qu'il s'attache, pour sa part, à la description des choses qui nous entourent, en les présentant de façon qu'elles soient source d'une véritable réflexion pour tous. La réflexion du texte que nous allons étudier ensemble est d'ordre métalinguistique puisqu'elle fait du savon une « chose qui ressemble beaucoup à la parole » et qui nous serait indispensable à tous pour notre « toilette intellectuelle ».

Effectivement, le savon est un objet bien connu et pour le moins trivial, qu'on peinerait à identifier comme un sujet littéraire, et pourtant il prend, grâce à la plume de Ponge, une dimension nettement plus philosophique, symbolique, qu'on ne pourrait soupçonner de prime abord. Ce qui est décrit ici comme étant le « vrai savon », n'est autre que la poésie. Je dis poésie, mais nous pouvons également inclure la littérature au sens large dans l'allégorie que fait Ponge. Mais pas n'importe quelle littérature ! La littérature d'après-guerre, celle qui n'a plus de Dieu, qui se détache complètement de ce que Ponge appelle l'« idée fixe de [nos] parents », c'est-à-dire la foi en un salut par la religion.

Voilà pourquoi l'auteur reprend le texte biblique du Baptême de Jésus, car il est l'un des passages dans lesquels intervient la Parole divine, la « voix », la soi-disant « Intelligence » universelle, celle dont tout le monde s'est épris, parfois même jusqu'à l'aliénation. De plus, c'est bien dans ce passage que Jean-Baptiste invite les hommes à se confesser, à gagner leur salut par la parole. Les péchés seraient une des nombreuses facettes de cette « saleté » dont Ponge nous parle dans son texte. C'est d'ailleurs pour cela qu'il nous dit que même « dans le Jourdain, immergé jusqu'à la ceinture » la crasse intellectuelle ne peut disparaître de l'homme. Il faut du savon ! C'est-à-dire du savoir. Le but de l'auteur est bien de marquer une scission entre le salut de l'intellect et celui du spirituel (celui de l'intellect étant très nettement valorisé).

Certes, le monde est sale de cette saleté qu'est l'ignorance, mais aussi de la soumission religieuse. Celle-ci empêcherait l'épanouissement de l'homme, ou en tout cas son développement intellectuel. D'après Ponge, « bavoler quelques bulles de prières, en touchant de deux doigts mouillés son front, son nombril et ses seins » (soit le signe de croix que l'on opère lors d'un baptême ou d'une bénédiction) ne serait en fait qu'une « solution périmée » pour ce qui est de guérir ces maux de l'esprit. Il y a là une provocation flagrante de la part du poète, un discrédit de la religion par une attaque de son fondement le plus ancien, à savoir : le Baptême, et en l'occurrence le baptême de Jésus.

... Voici donc, cher lecteur, pour ta toilette intellectuelle (si tu es de mes amis, tu en sens parfois impérieusement le besoin), voici un morceau de vrai savon.

C'est que l'homme, en effet, ne peut se décrasser à l'eau simple, serait-ce sous des torrents à s'y noyer, ni au vent frais, si parfumé soit-il, ni par le silence, ni par la prière (serait-ce, dans le Jourdain, immergé jusqu'à la

ceinture⁴), ni par le suicide en la plus noire source (malgré toutes sortes de préjugés courant là-dessus).

Il y faut — et il y suffit, mais il y faut — dans la main (dans la bouche) quelque chose de plus matériel et peut-être de moins naturel, quelque chose d'artificiel et de volubile [...]. Quelque chose qui ressemble beaucoup à la parole employée dans certaines conditions⁵...

... En un mot : un petit morceau de savon.

*
**

Il y faut ce noyau de brouillard azuré. Ce tourbillon de très fragiles sphères.

Cette prestigieuse (prestidigiticeuse) mise en scène derrière laquelle disparaît la mémoire.

La mémoire de toute saleté se dissout et certainement la plus mauvaise solution en cette matière consiste à ce que votre idée fixe ou celle de vos parents vous mène en laisse à vous tremper, les bras en croix, dans quelque fade affluent de la mer Morte.

Peau neuve ! Place nette !

*
**

[...]

Dieu merci, un certain bafouillage est de mise, s'agissant du savon, touchant le savon. Il y a plus à bafouiller qu'à dire touchant le savon. Et il ne faut pas s'en inquiéter, s'inquiéter non plus de dire toujours la même chose. L'on peut, l'on doit bafouiller. [...]

Allons plus loin, et disons qu'à n'importe quel décrassage sérieux, un morceau de savon est nécessaire ; disons qu'il y suffit.

Il est avéré en effet que l'on ne peut se décrasser comme il faut à l'eau simple. Serait-ce sous des torrents de la plus pure. [...] Et je ne citerai que pour mémoire la solution la plus périmée, qui consiste à s'immerger jusqu'à la ceinture, les bras croisés, dans quelque fade affluent de la mer Morte (dans une eau qui s'écoule vers la mer Morte) et à y bavoler quelques bulles de prières, en touchant de deux doigts mouillés son front, son nombril et ses seins⁶.

Parlez-moi au contraire de la moindre cuvette et du petit morceau de savon !

Francis Ponge, *Le Savon* (1967)

-
4. Référence directe aux baptêmes de conversion pratiqués par Jean le Baptiste dans les eaux du Jourdain. Ponge, profondément athée, mais imprégné de culture biblique s'insurge contre le prétendu pouvoir purificateur du baptême. Il lui oppose la nécessité de ce qu'il appelle une « toilette intellectuelle » : se débarrasser de la crasse idéologique accumulée.
 5. Ponge tente, dans ses textes sur les objets, de faire ressembler le texte à l'objet décrit. C'est pourquoi ici, il adoptera un style « volubile » à l'image de la mousse abondante que produit le savon. À travers le savon c'est, en fait, à un certain usage de la parole que Ponge fait référence : une parole en quête de liberté, même s'il lui faut pour cela, faire des détours ou « bafouiller ».
 6. Pantomime du signe de croix.

PROLONGEMENTS ARTISTIQUES

Cornelis Van Haarlem, *Le Baptême du Christ*

Le premier prolongement artistique que nous vous proposons pour notre passage biblique est un tableau de Cornelis Van Haarlem intitulé *Le Baptême du Christ*, réalisé en 1588 et exposé depuis 1983 au célèbre musée du Louvre à Paris.

Ce peintre hollandais s'inscrit dans un mouvement artistique connu sous le nom de « maniérisme » qui apparaît après la mort du grand peintre Raphaël (1520), et qui marque une scission avec l'esthétique artistique de la Renaissance. Il s'écarte par une liberté très marquée dans les proportions, les couleurs et la réalité de l'espace, toujours dans l'optique de produire un effet artistique et émotionnel novateur. On retrouve dans ce tableau certains aspects du travail de Michel-Ange, notamment en ce qui concerne la musculature extrêmement puissante des personnages, ce qui correspond d'ailleurs très bien au mouvement du maniérisme.

Le tableau est organisé de manière à créer un effet de plongée. Les personnages du premier plan – très disproportionnés si l'on regarde, au bas du tableau, le dos du premier personnage qui est exagérément plus gros que sa tête – encadrent une percée au bout de laquelle a lieu le baptême de Jésus. Les positions de ces personnages semblent artificielles, non naturelles, mais ont toutes une chose en commun : elles indiquent le chemin qui mène au Christ, de sorte que ce dernier soit au centre de la toile, ainsi que de l'attention, tout en étant écarté par un jeu de lumière et de perspective.

En effet, on pourrait s'attendre à ce que le peintre représente le Messie de manière au moins équivalente à celle dont les autres personnages ont été peints, mais c'est finalement l'inverse, le Christ est non seulement très petit (presque inidentifiable) mais également dans l'ombre. Van Haarlem parvient de cette façon à créer un choc visuel tout en maintenant une certaine élégance dans le choix de ses couleurs et de l'organisation de sa toile.

Le passage biblique est ici revisité de manière novatrice pour l'époque par le simple fait qu'il ne semble pas avoir été fidèlement représenté. Le Jourdain paraît n'être qu'une clairière coulant dans une forêt obscure, quelques rayons de soleil semblent percer en arrière-plan mais très timidement. Sont-ce les cieus qui se déchirent pour symboliser l'intervention de Dieu ? Si tel est le cas, alors même les proportions des phénomènes ne sont pas respectées. L'abondance de lumière qui marquerait l'apparition du divin serait plus évidente aux yeux de tous, mais au lieu de cela nous n'avons à la place que quelques faisceaux lumineux. Le peintre accorde donc, dans son tableau, toute la lumière aux hommes imposants du premier plan, peut-être dans le but de reprendre une idée de la pensée humaniste : l'Homme est maître de son destin.



Le Baptême du Christ, Cornelis Van Haarlem, 1588

170 x 206 cm, Musée du Louvre

Léonard de Vinci, *Saint Jean Baptiste*

Notre second prolongement artistique se focalisera sur un tableau réalisé par le célèbre peintre italien Léonard de Vinci, représentant le personnage biblique de Jean le Baptiste. Bien que la date de création de ce tableau, intitulé *Saint Jean Baptiste*, ne soit qu'approximative (entre 1513 et 1516), il semblerait qu'il soit l'une des dernières peintures de Léonard de Vinci, parmi ses nombreux travaux sur les prophéties bibliques.

En effet, De Vinci s'est intéressé, tout au long de sa vie, aux épisodes clés de la Bible, tels que : la venue d'un nouveau Seigneur (le Christ), fils de Dieu, la prophétie de sa Passion, et la trahison au moment de la Cène. Saint Jean Baptiste, selon Vinci, annonce la mort du Christ mais aussi sa résurrection. Une prophétie heureuse, pleine d'espoir, amorcée par le sourire de ce personnage mystérieux.

La technique de l'huile sur bois, utilisée lors de la Renaissance jusqu'à aujourd'hui, permet au peintre de créer un effet particulier, flou, indistinct, imprécis, d'ombre et de lumière. Jean Rudez parle, à propos de la peinture de Vinci, de « pigments comme en suspension ».

Dans un jeu de lumière et d'ombre, Vinci met en évidence son personnage, porteur d'une grande nouvelle. Une lumière (divine peut-être ?) le découvre partiellement. Le spectateur est attiré par son visage et par son torse, tous deux illuminés, mais aussi par cet effet de mouvement du personnage qui semble indiquer de la pointe de son doigt un ciel, invisible au lecteur dans son tableau. La « chose » à découvrir est au-delà, elle est en rapport direct avec ce qu'il y a de plus céleste, à savoir la résurrection du Christ.

Même si le tableau tente d'être fidèle à l'idée du Baptiste que nous donnent Marc et Matthieu : un ermite vêtu simplement d'une peau de bête, il s'en démarque en le présentant comme porteur de croyance, tenant un crucifix dans sa main gauche tandis que l'autre pointe le Ciel. Léonard de Vinci nous transmet son interprétation — singulière — de Jean le Baptiste : un homme, mais peut-être aussi une femme ? Qui sait ce qu'il y a derrière ce bras, au-delà de cette ombre qui cache le corps de Jean ? Ne pourrait-on pas y voir, y deviner, des traits de femme ? Ses cheveux longs et bouclés, ce regard pétillant, vivant, qui accroche l'œil du lecteur, et ce sourire au coin des lèvres, comme moqueur suscitent un doute sur l'identité... Le nom masculin se mêle aux traits discrets féminins, laissant ainsi germer une interrogation sur ce personnage illuminé mais caché. Jean Baptiste, un androgyne, symbolique d'une union de l'Humanité ? Il pourrait avoir les caractéristiques d'un nouvel Adam : celles d'un homme avant le péché, habité de dualité. La coexistence du féminin et du masculin est évoquée dans l'Ancien Testament, au début de la Genèse, où il est écrit « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa ; mâle et femelle il les créa. »

Le peintre sait qu'il ne peut que suggérer les mystères de Dieu, donner, proposer un autre angle, une autre image de ces personnages bibliques si énigmatiques. Mais, comme une prière à voix basse, une douce illumination qui coule sur Jean Baptiste, la vérité sera toujours au-delà des mots et des images, elle sera hors-cadre, appelée par l'imagination de chacun, par la croyance mystérieuse qui nous habite. C'est l'incertitude de ce tableau qui nous charme et appelle chacun à se souvenir de l'Histoire, des prophéties lointaines, et à s'interroger sur ses origines. Car l'ombre et la lumière se fondent dans un même mouvement continu et indécis... Le mystérieux appelle l'imaginaire et ensuite, inlassablement, les questions autour du sens de notre existence. Notre grande curiosité ne peut-elle pas nous mener plus loin que nous ne pouvons le penser ?

Faire que se trouver au bord ce soit plonger dedans

(Guillevic)

Le baptême de Jésus et le ministère de Jean le Baptiste

Elle sera notre propre quête du Saint Graal.



Saint Jean Baptiste, Léonard de Vinci, 1513-1516

Huile sur bois, 69 x 57 cm, Musée du Louvre